William Fryer Harvey

Dans la chaleur d'Août

Traduit par Vincent de l'Epine pour Littératureaudio.com

(August Heat, 1910)

Illustration : composition personnelle à partir de :

- Tombe Hawkins, par John L Wheeler, RecordAGrave.com, 2010, licence Creative Commons Attribution 3.0
- The sun's heat par Gianni Del Bufalo, licence Attribution 2.0 Generic (CC BY 2.0)

Ce texte est réutilisable selon les conditions suivantes :

Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale –
Partage dans les Mêmes Conditions 4.0 International (CC BY-NC-SA 4.0)

PHENISTONE ROAD, CLAPHAM.

20 août 1910.

Je crois que je viens de vivre l'expérience la plus remarquable de toute mon existence, et je veux coucher ces évènements sur le papier le plus clairement possible, tant qu'ils sont encore frais dans mon esprit.

Je commencerai par vous dire que mon nom est James Clarence Withencroft. J'ai quarante ans, je suis en parfaite santé, je n'ai jamais été malade une seule journée. Je suis artiste de profession ; pas très prospère, mais je parviens à gagner assez d'argent avec mes croquis pour subvenir à mes besoins.

Mon seul parent proche, une sœur, est décédé cinq ans plus tôt ; je suis donc indépendant.

Je déjeunai ce matin-là à neuf heures, puis, après avoir jeté un coup d'œil au journal du matin, j'allumai ma pipe, et laissai mon esprit vagabonder dans l'espoir de trouver quelque inspiration pour mon crayon.

Bien que la porte et les fenêtres fussent ouvertes, il faisait dans la chambre une chaleur étouffante, et juste au moment où je commençais à penser que l'endroit le plus frais et le plus confortable des environs serait sans nul doute le grand bain de la piscine publique, l'idée me vint.

Je commençai à dessiner. J'étais si concentré que je ne touchai pas à mon repas, et ne m'arrêtai que lorsque la cloche de Saint Jude sonna quatre heures. Le résultat final, pour un croquis réalisé à la hâte, était, j'en suis certain, ma meilleure œuvre. Le croquis montrait un criminel, sur le banc des accusés, juste après que le juge ait prononcé sa sentence. L'homme était gros – monstrueusement gros. La chair débordait en rouleaux autour de son menton, et plissait son cou large et courtaud. Il était rasé de près (peut-être devrais-je dire que quelques jours avant, il devait s'être rasé de près), et presque chauve. Il se tenait sur le banc des accusés, ses doigts courts et grossiers serrant la barre, regardant droit devant lui. Plus que l'horreur, son expression évoquait une déchéance complète, absolue. Il ne semblait plus y avoir en cet homme rien d'assez fort pour soutenir cette montagne de chairs. Je roulai le croquis, et, ne sachant pas trop pourquoi, le plaçai dans ma poche. Puis, avec cette satisfaction rare que procure la certitude d'avoir bien travaillé, je quittai la maison.

Je suppose que j'avais dans l'idée de rendre visite à Trenton, car je me souviens avoir marché dans Lytton Street et avoir tourné à droite sur Gilchrist Road, au pied de la colline où les hommes travaillaient sur la nouvelle ligne de tramway. De là, je n'ai qu'un vague souvenir d'où je suis allé. La seule chose dont j'étais pleinement conscient était cette abominable chaleur, qui montait du trottoir d'asphalte poussiéreux en vagues presque palpables. Je me languissais de l'orage qu'annonçaient les grands bancs de nuages bas couleur de cuivre qui s'amoncelaient à l'ouest.

Je devais avoir parcouru cinq ou six miles, lorsqu'un petit garçon me tira de ma rêverie en me demandant l'heure. Il était sept heures moins vingt. Quand il me quitta, j'essayai de faire le point sur ma position. Je me trouvai devant un portail qui menait à une cour, bordée d'un parterre desséché où poussaient des fleurs, des giroflées pourpres et des géraniums écarlates.

Au-dessus de l'entrée, se trouvait un panneau avec l'inscription suivante :

CHS. ATKINSON. MARBRIER.MARBRES ANGLAIS ET ITALIENS.

De la cour elle-même provenait un joyeux sifflement, le bruit d'un marteau, et le son froid de l'acier frappant la pierre. Une impulsion soudaine me poussa à entrer. Un homme était assis, me tournant le dos, travaillant sur une plaque d'un marbre curieusement veiné. Il se retourna en entendant mes pas, et je m'arrêtai, interdit. C'était l'homme que j'avais dessiné, et dont le portrait se trouvait dans ma poche. Il était assis là, monstrueusement gros, la sueur dégoulinant de son crâne, qu'il essuyait à l'aide d'un mouchoir de soie rouge. Mais, si le visage était bien le même, son expression était absolument différente. Il m'accueillit avec un sourire, comme si nous étions de vieux amis, et me serra la main. Je m'excusai de mon intrusion.

"Tout est brûlant et éblouissant dehors" lui dis-je. "Cet endroit ressemble à une oasis en plein désert."
"Je ne sais rien sur les oasis" répondit-il. "Mais sans aucun doute il fait chaud, aussi chaud qu'en enfer. Asseyez-vous, Monsieur."

Il désigna l'extrémité de la pierre tombale sur laquelle il travaillait, et je m'assis.

"C'est une belle pièce de marbre que vous avez là", dis-je.

Il secoua la tête. "Dans un sens oui', dit-il, "La surface ici est aussi belle qu'on peut le désirer, mais il y a un gros défaut derrière, même si je ne pense pas que vous pouvez le remarquer. Je ne pourrai jamais faire du bon travail avec un morceau de marbre comme celui-là. Ça ira bien pour l'été, comme maintenant, elle ne souffrira pas de cette sacrée chaleur, mais attendez l'hiver. Il n'y a rien de tel que l'hiver pour trouver les points faibles de la pierre."

"Mais alors à quoi est-elle destinée ?" demandai-je.

L'homme éclata de rire. "Vous ne me croiriez pas si je vous disais que c'est pour une exposition, mais c'est la vérité. Les artistes ont leurs expositions, de même que les épiciers et les bouchers, et nous avons les nôtres. Les dernières nouveautés en matière de pierres tombales, vous voyez."

Il se mit à parler du marbre, quel type supportait le mieux le vent et la pluie, lequel était le plus facile à travailler, puis il parla de son jardin et d'une nouvelle variété d'œillet qu'il venait d'acheter. A chaque minute, il posait ses outils, essuyait son crâne brillant, et maudissait la chaleur.

Je parlais peu, car je me sentais mal à l'aise. Il y avait quelque chose d'anormal, de troublant, dans ma rencontre avec cet homme. Au début, j'essayai de me persuader que je l'avais déjà rencontré, que son visage, sans que je le sache, s'était trouvé une petite place dans un coin reculé de ma mémoire, mais je savais bien que je ne faisais là rien d'autre que me mentir à moi-même.

Mr. Atkinson termina son travail, cracha sur le sol, et poussa un soupir de soulagement.

"Voilà ! Que pensez-vous de ça ?" dit-il, avec une évidente fierté. L'inscription, que je pus lire pour la première fois, était la suivante :

EN MEMOIRE DE JAMES CLARENCE WITHENCROFT

NE LE 18 JANVIER 1860

IL DISPARUT TRES SOUDAINEMENT

LE 20 AOÛT 1910.

Au milieu de la vie, nous sommes dans la mort.

Pendant un moment je restai silencieux. Puis un frisson glacé parcourut ma colonne vertébrale. Je lui demandai où il avait vu ce nom.

“Oh, je ne l’ai vu nulle part” répondit Mr. Atkinson. “J’avais besoin d’un nom, et j’ai mis le premier qui m’est venu à l’esprit. Que voulez-vous savoir ?”

“C’est une étrange coïncidence, mais il se trouve que c’est mon nom.”

Il poussa un long et sourd sifflement.

“Et les dates ?”

“Je ne peux vous répondre que pour une seule, et elle est correcte.”

“Ça alors !” dit-il.

Mais il en savait moins que moi. Je lui parlai de mon travail du matin. Je sortis le croquis de ma poche et le lui montrai. Tandis qu’il le regardait, l’expression de son visage se mit à changer, ressemblant de plus en plus à celle de l’homme que j’avais dessiné.

“Et ce n’est qu’avant-hier” dit-il, “que je disais à Maria que les fantômes n’existaient pas !”

Aucun d’entre nous n’avait vu de fantôme, mais je savais ce qu’il voulait dire.

“Vous avez probablement déjà entendu mon nom” dis-je.

“Et vous m’avez vu quelque part et l’avez oublié ! Etiez-vous à Clacton-on-Sea en juillet dernier ?”

Je n’étais jamais allé à Clacton de toute ma vie. Nous restâmes un moment silencieux. Nous regardions tous les deux la même chose, les deux dates sur la pierre tombale, et l’une des deux était exacte.

“Rentrez donc dîner avec nous” dit Mr. Atkinson.

Son épouse était une charmante petite femme, avec les joues roses de ceux qui sont nés à la campagne. Son mari me présenta comme un ami artiste. Le résultat fut malheureux, car, après que les sardines et le cresson eussent été débarrassés, elle amena une Bible illustrée par Doré, et je dus rester là à exprimer mon admiration pendant près d’une demi-heure. Puis je sortis, et

retrouvai Mr. Atkinson, fumant assis sur la pierre tombale. Nous reprîmes notre conversation là où nous l'avions laissée.

"Pardonnez-moi de vous demander cela", dis-je, "mais avez-vous connaissance de quelque chose que vous auriez fait et qui pourrait vous conduire au tribunal ?"

Il secoua la tête. "Je suis loin de la banqueroute ; mon affaire est prospère. Il y a trois ans j'ai donné des dindes aux gardiens pour Noël, mais c'est tout ce à quoi je peux penser. Et elles étaient petites en plus", ajouta-t-il en y repensant.

Il se leva, alla chercher un bidon sous le porche, et commença à arroser les fleurs.

"Deux fois par jour quand il fait chaud" dit-il, "et même ainsi la chaleur a parfois raison des plus fragiles. Et les fougères, grand Dieu, elles ne pourraient jamais supporter ça. Où habitez-vous ?"

Je lui donnai mon adresse. J'en aurais pour une heure, en marchant vite, pour rentrer chez moi.

"Bien" dit-il. "Regardons les choses en face. Si vous rentrez chez vous ce soir, vous pouvez avoir un accident. Une charrette peut vous écraser, et il y a toujours les peaux de banane et les pelures d'orange, sans parler des échelles qui tombent."

Il parlait des choses les plus improbables avec un sérieux qui m'aurait fait rire six heures auparavant. Mais je ne ris pas.

"La meilleure chose à faire" continua-t-il, "c'est que vous restiez ici jusqu'à minuit. Nous irons à l'étage et nous fumerons, il fera peut-être un peu plus frais à l'intérieur."

A ma grande surprise, j'acceptai.

Nous sommes maintenant assis dans une longue pièce basse de plafond, sous le toit. Atkinson a envoyé sa femme au lit. Lui-même est occupé à affûter quelques outils sur une petite pierre à aiguiser, tout en fumant un de mes cigares. L'air semble chargé d'orage. J'écris sur une petite table bancale juste devant la fenêtre ouverte. L'un des pieds de la table est cassé, et Atkinson, qui semble être habile de ses mains, va la réparer dès qu'il aura fini d'aiguiser ses outils. Il est maintenant onze heures passées.

Je serai parti dans moins d'une heure.

Mais la chaleur est étouffante.

Assez pour rendre un homme fou.